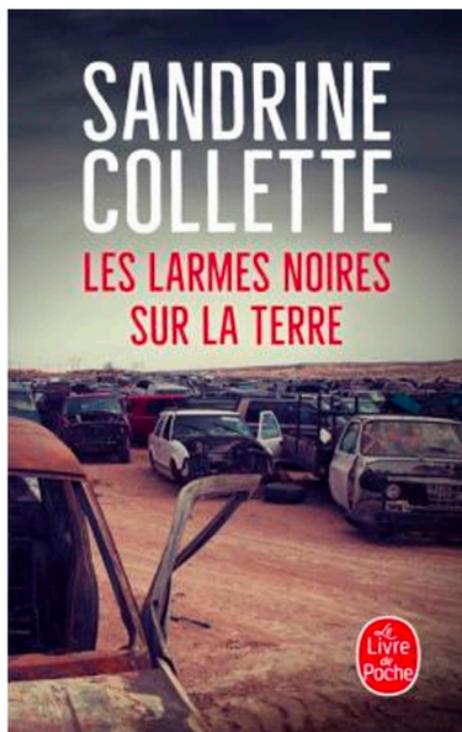


SANDRINE COLLETTE

Le Livre de Poche

Les Larmes noires sur la terre

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions DENOEL
pour la parution de cet extrait

© Éditions Denoël, 2017.
ISBN : 978-2-253-09262-9 – 1^{re} publication LGF

À Anne-So,

*petite sœur
(petite peste !),
avec un cœur grand comme le monde.*

PROLOGUE

Sept ans plus tard

Et ce dont elle se souviendra sera si peu de chose. Peut-être le sentiment d'une gigantesque erreur, mais peut-être pas, car ses pensées, ses gestes, sa conscience, tout part à vau-l'eau dans un émiettement une fragmentation qu'elle croyait impossibles, les mots muets à l'intérieur d'elle alors qu'il faudrait hurler et appeler à l'aide, et elle, juste ce bruit de gorge qu'elle ne reconnaît pas, cette raucité cette plainte, un animal sans doute, elle devrait tourner la tête et regarder, mais sa tête ne tourne pas et ses yeux ne voient plus.

Qu'elle regrette pourtant, à cette seconde où elle donnerait sa vie pour qu'on lui pardonne, mais elle sait que tout est vain, les prières et les larmes, les prières se sont tues et les larmes ont séché sur sa peau, inutile et trop tard, il ne reste que la souffrance. L'aurait-on prévenue que jamais elle n'aurait imaginé cette douleur au-delà de toute raison, à supplier son cœur de ralentir et se tasser et rompre enfin, pour que tout s'arrête, échapper au cauchemar, aux voix qu'elle entend autour d'elle comme derrière un voile et si proches en

même temps, elle ne veut pas qu'on la touche, il faut la laisser mourir, qu'ils aient pitié – et d'un coup l'eau l'inonde et le mugissement cette fois cela vient d'elle c'est sûr, un arrachement de son corps, le monde tremble.

Sous sa joue, la terre est chaude, une argile rouge et brune avec laquelle joue l'enfant quand elle ne le voit pas, collée à ses mains minuscules, ne se détachant qu'au moment où il verse dans une flaque en riant, pull taché et pantalon trempé, elle le gronde, il continue, et à cet instant allongée sur le sol elle supplie en silence, l'entendre rire encore une fois, rien qu'une seule, alors cela vaudrait la peine de griffer la marne de ses doigts sans ongles, de faire un effort inhumain pour ouvrir ces yeux déjà éteints et qui pleurent par avance, la chaleur, juste, l'étouffante brûlure.

Si on l'avait prévenue, dit-elle, et pourtant, depuis combien de temps Ada la regarde en biais, secouant la tête comme devant une bête folle, oui les mots lui reviennent, qu'elle ne devrait pas, mais Ada ne dit jamais quoi, après il faut deviner, elle qui se sentait si maligne, et son destin vaincu. Il y a quelques minutes seulement, elle courait dans les ruelles étroites, la joie elle l'avait au bout des doigts ; quel sort sauvage les lui a desserrés de force, quel hasard insensé, pour que soudain tout s'écoule sous ses yeux comme un sable trop fin, se déverse à ses bras impuissants, lorsqu'ils l'ont attrapée et jetée à terre en crachant des insultes, et la dernière promesse.

Alors elle voudrait tendre la main pour être sûre, demander pardon peut-être et peut-être est-il encore temps, pense-t-elle tandis que sa conscience s'évapore,

un effluve d'âme parmi les décombres, feu follet que personne ne remarque, elle sent que quelque chose la quitte, ne le retient pas, si l'avenir est solitaire, à l'instant où elle sombre, elle a les yeux ouverts sur la petite forme gisant un peu plus loin et qui ne dit rien.

UN

Faut pas regretter. C'est sa grand-mère qui disait ça. Pas de regrets, pas de remords, puisque de toute façon c'est trop tard. Une fois que tu as cassé une barre en fer sur la gueule d'un type, tu vas pas aller t'excuser, hein, Moe. C'est pas que tu pourrais pas, remarque. Mais voilà, pour quoi faire ? Autant aller de l'avant. Regarder en arrière, écoute-moi bien : ça sert à rien.

Elle disait aussi : *Faut réfléchir avant. Y a que ça.*

Et ça, Moe l'a oublié, noyé dans sa cervelle.

*

Elle vient des îles, Moe, comme la mamie qui l'appelle *tête de piaf*, moitié compliment, moitié moquerie – pas grand-chose dans le crâne, mais ce si joli sourire, un visage doré de soleil caché par les boucles brunes lorsqu'il y a du vent, et ces yeux oui, noirs sous les longs cils rieurs. Évidemment, que Rodolphe a craqué : une sirène sortant du Pacifique. Elle en a fait espérer du monde, la petite, tout alanguie sur le sable, des heures à contempler la mer, à y glisser son corps sans jamais se lasser, fascinée par le reflet de l'eau, par les marées

invisibles et le galbe des vagues. Et elle est là, à tourner dans sa robe légère, à virevolter tel un papillon attendant le filet, est-ce que ce n'est pas sa faute aussi, est-ce que ce n'est pas elle qui l'a voulu ? Ces poses langoureuses, oh c'est sûr, la grand-mère l'aurait giflée si elle avait encore été de ce monde à ce moment-là, et du haut du ciel elle a sûrement essayé de lui lancer un éclair ou une giboulée, pour la mettre en garde, lui faire rentrer les fesses qu'elle agitait trop souvent à son goût c'est certain, mais quand une fille décide, eh bien. Moe a continué à sourire et à se trémousser, et Rodolphe a fini par l'inviter à dîner. Et puis. Elle a vingt ans à ce moment-là, qu'elle s'en débrouille. Mais si ce n'est pas pitié. Elle allait si bien avec l'île qu'elle va quitter.

Cette île qui sur le papier et dans les agences de voyages est un endroit où l'on rêve de venir, à se poser le train sur du sable blanc devant la mer si transparente qu'on la croirait fausse ; pas à se demander comment suivre à Paris le crétin dont vous vous êtes entichée. Car rien ne manque ici, le ciel bleu, les plages immenses, le soleil et les cocotiers : une vraie carte postale. Et les touristes s'y précipitent. Par milliers. Autant que d'habitants. Parfois Moe se demandait s'ils n'allaient pas la faire couler, son île, eux tous qui gigotaient et dansaient avec des fleurs autour du cou, et chantaient à en fissurer la barrière de corail. Mais ce n'est pas à cause de cela qu'elle est partie.

Non : c'est parce qu'elle n'a pas réfléchi. Ou alors un peu, mais pas trop, pas si bête, elle savait bien que ça ne serait pas rose tous les jours. N'avait pas envie de se l'avouer avant même que l'histoire se noue, malgré le pincement au fond du ventre qui venait la titiller

le soir, après, quand Rodolphe dormait et qu'elle le regardait, ses quarante ans, les rides au coin des yeux et les veinules parce qu'il buvait trop. Et déjà elle hésitait à le suivre. Le doute, aurait dit la mamie.

Promesse tenue. Si vite, à peine le pied posé sur le tarmac de la métropole, quinze mille kilomètres plus tard, puisque Moe avait tout quitté pour venir au pays de son homme. Il pleuvait ce jour-là – une pluie grise et fine qu'elle découvrait, elle avait trouvé ça charmant. Rodolphe avait ri, de ce ricanement qu'elle apprendrait à détester avec les années.

— Ça tombe bien que t'aimes la flotte ; tu vas pas en manquer, ici.

Et vrai, elle avait été servie, et la pluie, ça ne serait rien du tout, à côté du reste.

D'abord parce qu'elle avait imaginé arriver en ville, avec des lumières jour et nuit et des fêtes à n'en plus finir, et qu'elle s'était retrouvée là où la campagne commence, tournant en rond dans une maison trop sombre pour y lire sans lampe de septembre à mai – cependant elle s'était contentée de hausser les épaules, bonne fille : elle n'aimait pas les livres. Quand la pluie était tombée des jours, des semaines et des dizaines de millimètres durant, elle avait tiqué davantage. Sans doute l'éclat jaune de ses yeux en avait pris un coup, et le moral, à soupirer devant la fenêtre ; mais c'était toujours moins dur que le regard des gens sur elle. Voilà, à tout prendre, c'est ce regard-là qui l'avait le plus gênée. Avait même fini par lui faire regretter son île, malgré la voix de sa grand-mère en boucle dans sa cervelle, *tête de piaf, qu'est-ce que je t'avais dit, tête de linotte, avance donc, maintenant que tu n'as plus le choix.*

Car ici, *au pays*, disait Rodolphe, elle s'était trouvée méprisée, méfiée, mal-aimée. Entendait traîner les mots dans son sillage, quand elle marchait dans la rue. L'étrangère. La colorée. C'qu'y nous a ramené là. Elle n'avait pas osé en parler à Rodolphe. Pour ce qu'il en avait à fiche d'elle, à présent qu'elle était coincée avec lui, à ne connaître personne, ne pas savoir conduire, ne pas espérer le moindre travail. Qu'il l'ait appelée « ma princesse » les six mois qu'ils avaient passés ensemble sur l'île, du temps de sa mission à lui, elle ne s'en souvenait plus. Du jour où ils avaient atterri ici, elle était devenue la *taipouet*. Cela le faisait rire, et il le répétait en boucle à ses copains. Après la quatrième bière.

Bien sûr qu'elle s'en doutait. S'y était préparée. Pas née de la dernière pluie, non plus. Bien avant de prendre l'avion, elle avait perdu ses illusions. Rodolphe ? Un abruti. Savait tout sur tout, la reprenait sur la moindre chose, lui expliquait comme à une attardée. Y compris la transformation du coprah, alors qu'elle avait travaillé à l'usine pendant un an, est-ce qu'il allait lui apprendre cela aussi, bon sang ? Mais il y avait le rêve. La France, Paris, les Champs-Élysées, les bateaux-mouches sur la Seine. La tour Eiffel qui scintille chaque heure. Dans son île, le rêve, c'était pour les autres. Elle, ses cinq frères et sœurs, les parents fatigués depuis le matin, leur destin était tout tracé : quelques petits boulots à la saison touristique, les aides sociales le reste du temps. Se marier entre soi, avec le fils du voisin. Avoir des enfants qui ne feraient pas d'études, trouveraient des jobs quatre mois par an dans la restauration ou les loisirs, attendraient les aides sociales eux aussi les huit autres mois ; épouseraient

voisins et voisines à nouveau. Et elle n'était pas malheureuse, Moe, loin de là. Mais à vingt ans, on veut toujours un peu mieux que les siens. Alors, laisser passer la chance ? Pas question. Elle ferait avec. Forcerait le destin, deviendrait riche, vivrait dans un hôtel particulier en pierre blanche, porterait des talons hauts et des robes trop chères. Regretterait toujours d'avoir quitté l'océan, bien sûr. Ah ça non, elle n'avait pas réfléchi.

Et il vaut mieux qu'elle n'y pense pas trop quand Rodolphe attablé devant un verre de Ricard la siffle en claquant des doigts et lui montre une poussière par terre, *Dis donc la taipouet, tu sais plus faire le ménage ?* Mais c'est une gentille, Moe, et elle s'écrase avec le sourire. Déjà dans l'île, on pouvait lui demander n'importe quoi, un coup de main pour balayer la terrasse, préparer à manger pour la vieille mère du voisin, garder un bébé malade. Elle souriait et elle disait oui. Avec Rodolphe, elle cuisine, passe la serpillière matin et soir parce qu'il exige que cela soit propre, elle s'occupe du jardin, des deux chiens, du linge, de la vaisselle, elle range. Dérange. Range à nouveau. Cela l'occupe. Elle a passé son permis de conduire au bout d'un an pour pouvoir aller faire les courses. À force de sourires, a gagné quelques ménages dans les villages voisins – pas ici : ici, on ne lui demande rien, on préfère la débiter sans lui avoir jamais adressé la parole. Mérite pas. Qu'elle aurait dû rester à l'autre bout du monde avec ceux de sa race. Et la messe est dite.

*

Et puis il y a eu la vieille. Une surprise de plus pour Moe, la mamie, pas aimable au demeurant, qui est arrivée comme chez elle avec son Rodolphe triomphant, son meilleur petit-fils, qu'elle a dit. Pouvait plus rester seule. Avec sa jambe abîmée, elle tombait, ne se relevait pas. Qu'à cela ne tienne : la chambre d'amis était vide. La vieille venait se refaire une santé, Moe n'était pas prévenue, Rodolphe n'a pas laissé de place à la contestation – la famille, c'est la famille. Qu'elle restera là pour la fin de ses jours, il omet de le préciser. *Et des petits-fils, elle en a pas d'autre ?* demande Moe au bout de quelques semaines. Rodolphe ne répond pas.

Encore qu'elle ne prend pas beaucoup de place, la vieille, une fois qu'elle a quitté sa chambre. Elle s'assied sur le banc dans la cuisine, pas loin du poêle pour avoir chaud, et elle ne bouge plus jusqu'au soir – sauf pour aller pisser. Mais elle surveille. Voit tout, avec ses petits yeux qui se ferment à demi après le déjeuner, et quand Moe croit qu'elle somnole, elle les ouvre grand d'un coup en entendant le papier du chocolat, *Range ça, ma fille, tu sais bien que tu es trop ronde.* Ah oui, pour regarder, elle regarde. Si le déjeuner est prêt à l'heure. Si c'est bien cuit bien lavé. Si l'eau chaude ne coule pas trop longtemps, pour ne pas gâcher. Si le feu ne s'éteint pas, mais s'il ne va pas trop fort non plus. Et elle récite chaque fois au retour de Rodolphe, un beau rapport qu'elle lui prépare, Moe a fait ci, Moe a nettoyé ça, Moe a oublié de, commencé à, mis en. Saleté de vieille. Avec sa patte toute noire qu'il faut soigner le matin en ouvrant le pansement et en arrêtant de respirer pour ne pas vomir à cause de l'odeur. Est-ce que c'est à elle Moe de le faire, vraiment, à cette vieille qui

n'est ni sa mère ni sa grand-mère, est-ce qu'il n'y a pas des infirmières qui pourraient venir – et Rodolphe s'énerve, *Toute la journée à la maison et ça veut rien foutre, mais qu'est-ce que c'est que cette gale !*

Alors Moe l'écrit dans son carnet : « la gale ». C'est comme ça qu'il l'appelle quand il est colère, presque chaque jour. La vieille boit du petit-lait. Princesse, tai-pouet, gale, c'est la dégringolade. Et pourtant elle n'est pas que méchante, la mamie, et peu à peu Moe se surprend à bavasser quelques instants avec elle quand Rodolphe est parti au travail, à refaire un café qu'elles sirotent dans un silence paisible, entrecoupé de quelques phrases sur le temps, les chiens ou le menu du lendemain, parfois sur l'enfance de la vieille en Alsace, qu'elle y a laissé son cœur, l'Alsace, la seule chose qui lui délie si complètement la langue et fasse briller ses yeux voilés par la cataracte. Bien sûr, le soir elle dira à Rodolphe que Moe a traîné, qu'elle n'a pas eu le temps de tout faire, misère. Mais Moe s'en fout. Les mois et les années ont passé, et son envie de tout secouer. Rodolphe râle. Elle lui oppose son sourire lointain en préparant le dîner, et tout s'arrête, happé par la grisaille de la maison, de la campagne et des âmes. N'eût été la patte de la grand-mère à soigner, la vie serait presque supportable.

*

La jambe de la vieille ressemble à un champ après la guerre, crevassé et tordu, percé d'obus d'où partent en étoiles de longues fissures noires, comme sur une vitre cassée par un caillou. C'en est un mystère de

savoir d'où viennent ces trous de peau, ces minuscules cratères inversés, engloutis à l'intérieur, vers l'os, là où la chair déserte. Reliés l'un à l'autre par des veines violettes enflées les jours de chaleur, recroquevillées et enfouies quand il gèle, et la vieille qu'il pleuve qu'il s'ensoleille les frotte du plat de la main pour faire passer le sang, tordant son dos et se redressant bientôt en grimaçant de douleur. Au fond des crevasses, rien ne cicatrise, ni l'épiderme inguérissable ni l'odeur de viande morte, et chaque jour est une lutte inutile pour refermer les blessures et calmer la souffrance qui creuse le corps jusqu'au tréfonds. Moe nettoie et soigne et badigeonne devant la vieille muette qui jamais ne se plaint, les lèvres pincées sur les gémisséments qu'elle ravale. Quand le pansement enfin enlève aux yeux du monde les plaies et l'air vicié, elles soupirent toutes les deux de cette petite victoire, d'une bataille remise à plus tard, à demain les suintements et la peau arrachée, et le noir sur la jambe qu'elles font semblant de ne pas voir s'étendre. La vieille touche la bande du bout des doigts.

— C'est tout propre, elle dit.

Moe ramasse le pansement usagé, les cotons souillés avant que les chiens ne les chipent. Elle ouvre la porte et respire jusqu'à ce que l'odeur ancrée dans son nez et jusqu'en haut de ses sinus s'estompe, que le serrement de sa gorge se relâche, au début elle aspire l'air par la bouche pour être sûre de ne pas croiser les relents âcres au bord de ses lèvres. Elle murmure, *Voilà c'est fait*, mais ce n'est pas pour la vieille qu'elle le dit, c'est pour elle, rien que pour elle, la vieille elle s'en moque à ce moment-là.

Alors non, six ans plus tard, il ne faut pas attendre que cette joie de vivre qu'elle avait chevillée au corps soit intacte, il ne faut même plus croire qu'elle supportera tout indéfiniment, le lit la cuisine les ménages, si c'était cela la vie.

Parfois elle prend la voiture pour aller faire la fête, le samedi soir, ces bals de campagne misérables qui sont sa seule distraction. Rodolphe laisse faire. Impose les dîners à dix-huit heures trente, été comme hiver, s'endort sur le canapé devant la télévision, bien avant le début du film, terrassé par la bière, le vin, l'alcool, tout mélangé dans des ronflements de brute. Quand Moe lui dit : *J'y vais*, il n'entend pas. Mais la vieille la regarde elle avec du reproche dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu vas donc chercher là-bas.

Moe ne répond pas. Le lendemain, c'est encore la vieille qui dira à quelle heure elle est rentrée, si elle marchait droit, et si elle avait cet étrange sourire en coin.

— T'étais où, demandera Rodolphe.

— Je t'ai prévenu en partant hier, je suis allée au bal.

— Au bal ! criera la vieille.

— Je faisais rien de mal.

— Au bal, tu entends !

— Tais-toi ! gueulera Rodolphe – et toi aussi la gale, j'en ai assez de vous deux, assez des bonnes femmes, des faiseuses d'emmerdes, comme si tout était pas déjà assez compliqué comme ça.

Complicé c'est sûr, et pas facile, à reprendre les ménages le lundi à sept heures, mais qu'ont-elles donc les vieilles de ce pays à vouloir laver et récurer dès l'aube quand le reste de leur journée est vide et que cela la couperait d'un peu d'animation si Moe venait à onze heures, ou à quatorze. Mais elles n'en démordent pas d'année en année, il n'y a que Guilaine qui ait accepté de changer les horaires, Guilaine qui toujours prépare du café et mille sucreries parce qu'elle dit qu'elle essaie des recettes, un temps de répit avec elle dans la chaleur du poêle, les plants du potager sur la table et les caresses des gros chats noirs qui se frottent contre les jambes. Mais les autres. Qu'elles iraient jusqu'à décompter les minutes qui manquent, à se plaindre du retard certains matins quand la route est glissante et que Moe conduit au pas, terrifiée par le gel auquel elle ne s'est jamais habituée. Jusqu'à la voler sur les sous, comme la vieille Mona l'autre jour qui a donné moins que convenu, et Moe a hésité avant de lui dire :

- Mais il en manque.
- De quoi ?
- De l'argent.

— Allons donc.

Avec ses doigts boudinés, la vieille a éparpillé les billets et les pièces sur la table de la salle à manger.

— Deux heures à douze euros, et tu t'es arrêtée dix minutes pour prendre un café, ça fait vingt-deux euros.

— Mais le café c'est vous qui me l'avez offert.

— Bien sûr. Je ne te le fais pas payer, tu vois. Juste le temps, je vais pas te payer le temps que tu n'as pas travaillé tout de même.

— L'autre jour quand je suis passée prendre votre colis chez l'épicier, je n'ai rien compté moi.

— C'est sur ta route, hein, tu peux y aller quand même.

— Ce n'est pas vrai, ça me fait un détour.

— Un détour ! Alors que tu as la chance d'être en voiture, tu vas pas me pleurnicher pour si peu.

— Et les dix minutes du café, ce n'est pas *si peu* ?

— Dis donc, ma fille, où tu veux en venir ? Il y en a des tas des gens comme toi, qui cherchent du travail.

— Des gens comme moi ?

Ce jour-là donc, Moe a perdu une cliente. Ne l'a pas dit à Rodolphe. De toute façon elle lui cache depuis bien longtemps ce qu'elle gagne, mettant sur la table la moitié de ce qu'elle a en poche. Le reste, elle le range dans une boîte enfouie sous les pulls au fond de son armoire. Ça ne s'accumule pas vite. Mais quand Rodolphe n'est pas là, elle compte et recompte, à la fois déçue et ravie ; c'est son billet d'avion retour qu'elle dissimule là. Le sien, et celui du petit.

*

Car il y a l'enfant maintenant. Un enfant si calme, si invisible qu'elle l'oublie de temps en temps. Né au mois de février. En quatre mois, elle a dû l'entendre pleurer deux fois.

Un enfant du bal. Comment pourrait-il en être autrement quand Rodolphe ne la touche plus depuis bientôt trois ans, le corps amolli par une ivresse constante ? Bien sûr qu'il sait. Au début, elle a pensé qu'il la mettrait à la porte ; puis qu'il consentirait à ce qu'elle reste, sous conditions. Pour qu'enfin il la tolère en l'injuriant chaque jour, lui jetant sa faute à la figure devant tous, et qu'importe leur fierté à elle et à lui.

Quand Moe travaille, c'est la grand-mère qui garde la petite chose. Là aussi elle a craint, les premières fois, que l'enfant ait disparu à son retour. Et à vrai dire cela ne l'aurait pas tant bouleversée, cet enfant que son père, marié ailleurs, ne reconnaîtrait jamais. Et puis elle s'est attachée. Pas beaucoup, croyait-elle – mais ce jour où il a fallu l'emmener aux urgences étouffé par une mauvaise grippe, elle a senti à quel point ils étaient liés tous les deux, et comme le silence établi entre eux ne signifiait pas qu'il n'y avait pas d'amour, juste pas la place, pas le temps, cela viendrait.

Ainsi la grand-mère surveille l'enfant et Moe invente des excuses pour s'absenter plus longtemps, prétexte un service à rendre, un appel d'une voisine, une course oubliée. En réalité elle travaille de plus en plus, accepte tout, même le nettoyage des toilettes une fois par mois chez un couple d'agriculteurs, que c'est à lui retourner l'estomac, trente minutes ils lui donnent, six euros, elle s'en moque, elle le fait. Et aussi des soins, pas de raison qu'elle ne s'occupe que

de la vieille, pour les autres aussi elle peut laver les peaux usées, panser, faire des piqûres même, parce que les infirmières sont toujours pressées et qu'elles finissent par lui montrer. Elle apprend les gestes, les produits, cela l'intéresse. *Et puis vous, vous prenez le temps, vous ne faites pas mal*, disent les vieilles parfois. Elle change des sondes, fait des bandages, enlève des fils après des sutures ; continue à récurer des sols et des draps infects. Quand elle rentre, elle se lave les mains pendant dix minutes. La grand-mère la regarde en coin.

— Trop bon, trop con, elle dit. Rendre service aux gens, ça a jamais rapporté.

Moe sourit. *C'est pas grave*. Jette un œil sur le berceau.

— L'a pas bougé, marmonne la vieille. Y pourrait être mort que ça changerait pas grand-chose.

— Il dort c'est tout. On voit son ventre qui se soulève. Il est plus heureux que nous sûrement.

Elle grimpe l'escalier quatre à quatre, range l'argent dans la cagnotte. Redescend préparer le déjeuner ou le dîner, un biberon, une purée. Une étrange fièvre l'a prise depuis que l'enfant est là, une sorte d'urgence, partir. Impossible de rester maintenant qu'il y a cet être neuf. Impensable de l'imaginer grandir ici, entre les reproches, le mépris et les bouteilles d'alcool, la vieille qui tape avec sa canne sur le bord du berceau pour s'assurer qu'il est bien vivant, le faisant sursauter chaque fois, Rodolphe et son regard torve, elle est certaine qu'il va se passer quelque chose si elle ne fait rien, le temps est en suspens depuis ces quatre mois-là, et l'humeur, et ce qu'il y a dans l'air.

Elle le sait parce que Rodolphe a commencé à lever la main sur elle, sans doute qu'avec l'enfant il s'y est senti autorisé, et elle Moe n'avait rien à dire, *Fallait réfléchir avant*, elle le chante presque, certains jours, en passant un doigt hésitant sur sa joue bleuie. Quelques gifles ici et là – pas pire que les insultes au fond, si ça en était resté là. Mais quand le poing se ferme, quand ses yeux à elle ne voient plus clair quelques instants à cause des coups. Quand elle marche courbée le lendemain parce que cela fait encore mal. Quand elle croise le regard de Rodolphe sur le berceau. Il suffira d'un verre de trop, mais elle n'arrive plus à les compter. Juste la certitude que le temps presse. Et cette cagnotte qui n'arrive pas à grimper, pas assez vite, avec ces pauvres billets de cinq ou dix euros et quelques pièces pour faire illusion.

Elle a revu le père de l'enfant. Il ne donnera rien.
J'ai déjà les miens.

— Celui-là aussi, c'est le tien, murmure Moe.

— Cui-là il existe pas pour moi, tu comprends ça ?
Je peux pas. J'ai une famille.

— Et m'aider à partir ?

— Si tu crois que j'ai l'argent.

— Même pas grand-chose.

— Mais tu t'en vas alors, c'est compris ?

Il a sorti deux billets de cinquante euros de son portefeuille. Elle était si abasourdie qu'elle n'a rien dit d'autre. Cent euros. Leur valeur, à l'enfant et à elle, aux yeux de l'homme.

Et le petit la regarde bien droit tandis qu'elle le change sur le bord de la table et qu'elle lui soulève les fesses en le nettoyant avec un coton et de la crème. Il sent la peau et la douceur, cette odeur si singulière qu'ont les bébés la première année avant de devenir des enfants, quelque chose de troublant, de profondément attirant, et Moe se penche davantage, pose le nez sur le ventre rond pour respirer le parfum indéfinissable.

— C'que tu fais ? marmonne la vieille à l'autre bout de la table.

Elle ne répond pas. Se redresse, sent s'évanouir la magie à mesure qu'elle s'éloigne, les mains courant sur le petit corps dont les bras s'agitent. Une peau si tendre, et si lisse. Elle ne se lasse pas de la toucher. Suivre du doigt les contours, les pleins, les courbes, les ombres roses, les joues minuscules qui sourient. Elle prend le bébé contre elle, l'enfouit au creux de son épaule. Le cache dans ses cheveux. Partout l'odeur l'enivre, et l'infinie délicatesse d'une chair diaphane, un velours, une caresse.

Et pourtant il faut que cela cesse, la vieille derrière elle s'interroge, demande, crie presque. À ce moment-là, Moe se sent capable de l'étouffer sous un oreiller. Elle remmaillote le petit. Après, ce n'est plus pareil. Il ne sourit plus. Elle le couche dans le berceau.

Alors parce qu'il est impossible d'attendre davantage, Moe se prépare à partir. Elle explique à Rodolphe, un matin où il n'a pas encore trop bu. Pas de colère. Juste qu'elle n'a pas d'avenir. Il se moque :

— Et là où tu veux aller, t'en auras, de l'avenir ?

— On verra. J'espère.

— Tu te fais de belles illusions.

— Je ne peux pas rester comme ça toute ma vie. J'ai vingt-six ans. C'est trop long.

— Mais fais ce que tu veux ! Faudra juste pas revenir pleurer ici.

— Je reviendrai pas.

— J crois que c'est mieux. Je suis pas un con, quand même.

— Je suis désolée. Mais je ne vois pas... enfin voilà, je suis désolée.

— C'est ça.

— Vraiment.

— Tu pars quand ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien faudrait savoir parce que j'ai pas que ça à faire, moi.

— Je te dirai.

— Traîne pas.

Et au fond rien ne change dans leur existence les semaines qui suivent, ils étaient donc déjà si abîmés pense-t-elle, et leurs vies si éloignées, séparées d'avance. Seule la vieille boude, ne desserrant plus les lèvres de la journée. Moe n'insiste pas. Elle préfère le silence, tout entière tournée vers la fuite, car c'est ainsi qu'elle appelle son départ au-dedans d'elle, quelque chose d'éperdu, et toujours trop lent, elle

piétine, ronge son frein. Rodolphe rentrant le soir jette son manteau sur le fauteuil.

— Tiens, la gale est toujours là.

Même pas une question. Il se délecte de son impuissance. Sait qu'elle finira par rester : elle n'a pas de solution. Lui ne bouge pas, profondément indifférent, désagréable ni plus ni moins qu'avant. Pas d'effort. Qu'elle en soit consciente, il ne modifiera rien. Pas à lui de le faire. Tout pourrait continuer de la même façon que les six années précédentes si elle ne s'acharnait pas à vouloir partir. Cracher sur un toit et un garde-manger toujours rempli ? Pauvre folle. Qui ignore la chance qu'elle a.

Et elle court toujours plus de ménage en cuisine, comme prise à la gorge, excédée par tout ce qui n'avance pas, l'argent qui manque, le travail qui ne vient pas, l'enfant recroquevillé sans un son dans son berceau. Jusqu'au jour où elle rencontre la fille d'une de ses vieilles clientes, qui habite à la ville. Elles ont le même âge. Une sympathie presque immédiate, et Moe s'efforce de paraître plus joyeuse et plus invisible. Travaille en babillant, frotte et récure, s'efface. Réjane la chahute, l'aide un peu, grimace devant l'évier crasseux.

— Comment tu fais pour supporter cette vie-là ?

Et Moe lui raconte. La maison sordide, l'alcoolisme de Rodolphe, la vieille qui guette. L'enfant muet. Sa petite existence en boucle, morose et sans issue. Personne sur qui compter ; seul, on est fichu. Elle veut une seconde chance. Réjane a un sourire en coin.

— Et si tu venais chez moi, le temps de trouver une solution ?

Alors voilà, elle s'en va. Elle le dit à Rodolphe. Le lendemain, en rentrant des ménages, elle trouve ses affaires entassées dans des sacs-poubelle de cent litres rangés dehors, le long de la maison. Cela ne prend pas lourd : un sac pour elle, un plus petit pour l'enfant. Le reste, c'est à lui.

— Y a rien que tu emmènes d'autre, c'est compris ?

Elle se tait. Depuis qu'elle lui a annoncé son départ, elle garde avec elle l'argent économisé, dans une poche contre son ventre. Elle cale l'enfant par-dessus. La seule chose qu'elle n'aurait jamais laissée. Elle s'appuie contre le mur extérieur de la grange, tout juste abritée de la pluie tiède et orageuse, et elle attend, l'enfant sur sa hanche, les deux sacs en plastique noir posés à côté. Solitaire encore une fois : Rodolphe a refermé la porte derrière lui. Plus rien ne filtre de l'intérieur de la maison, pas même le bruit de la télévision allumée toute la journée. Moe regarde l'enfant qui regarde les gouttes d'eau tomber de la gouttière, ne pense à rien. Juste tenir debout. À quinze heures, la voiture de Réjane entre dans la cour.